

*Un voyage dans les émotions,
la mort m'a réveillée...*

Chapitre 9

Septembre - Octobre 2012

Identifier ce qui est important pour soi

Septembre débutait, entraînant avec lui l'automne et la tombée des feuilles mais également marquant un tournant dans la maladie.

Je continuais comme d'habitude : une soirée jeu de rôle après l'autre, une soirée danse, un week-end chargé, une visite à l'hôpital à Marseille. Je rendais visite à mon père presque tous les samedis ou dimanches. Parfois, je le faisais après avoir vu ma meilleure amie, parfois après avoir dansé la veille. Je conduisais en mode automatique. Je me fatiguais aussi beaucoup. Mes journées de travail se suivaient terriblement, j'avais de plus en plus de mal à bien dormir et je me couchais de plus en plus tard. A côté de cela, je m'étais mise à réviser pour passer un examen pour l'aéroclub : pouvoir parler en anglais aéronautique à la radio. L'examen se déroulait, comme par hasard, à Marseille et je profitais donc de cette occasion pour voir mon père. Il était de nouveau dans l'institut de cancérologie, en train d'effectuer son nième protocole. Alors que je lui apportais la nouvelle que j'avais réussi mon examen, je repartais avec l'information que le protocole ne fonctionnait pas. Je contenais un peu mes émotions, surtout devant lui, mais tout a éclaté en rentrant à Antibes : un énorme coup de blues montait de mon cœur et m'accablait.

A cette époque, j'ai vécu un épisode extrêmement marquant. Pendant ces derniers mois, j'ai dû faire des choix : aller à Marseille ou faire des soirées jeu. Je décidais de diminuer doucement ma présence avec les copains et les soirées jeu se déroulaient donc sans moi. La vie continuait à côté, pourquoi se serait-elle mise en suspens ? Puis, petit à petit, mes absences ont augmenté. A un tel point qu'un copain m'a fait comprendre qu'il serait bien avisé que je sois présente plus souvent au risque de ne plus être invitée. Ce jour-là, mon moral en a pris un coup. Je ne lui en voulais absolument pas, il faisait partie de ceux, proches, à qui je n'avais rien dit de peur de voir son regard changer. Je lui ai rétorqué que cela n'avait pas d'importance car bientôt je n'aurais plus à m'absenter ; ce serait bientôt fini. Certains ont compris cette allusion. D'autres non. De mon côté, cette remarque a eu un effet incroyable : elle m'a fait prendre conscience des choix que je faisais et m'a renvoyé un miroir de questionnement. Je les assumais totalement et je notais ce qui avait vraiment de l'importance. Mes allers-retours à Marseille en avaient, mes souvenirs, mes discussions avec mon père en avaient. Mon instinct me disait que cela était primordial.

Mon père me poussait encore et toujours à chercher un appartement, il me demandait si mon travail me plaisait. Nous avions des propos extrêmement profonds et pourtant, j'ai aujourd'hui occulté la plupart d'entre eux. En octobre, la même routine s'apprêtait à m'accompagner à travers le mois, mais la réalité allait me rattraper. Nous nous étions habitués à recevoir de mauvaises nouvelles. Le traitement ne marchait pas ? On essayait un nouveau protocole. Et encore un autre. Et encore. Jusqu'à quand ?



Mi-octobre, l'épée s'est enfin abattue sur nous. J'étais au beau milieu d'un séminaire professionnel. Nous étions en train de participer à une de ces journées à moitié travail, à moitié « apprenons à nous connaître et à avoir de meilleures relations ». La matinée s'est déroulée sans accroches, je passais un bon moment. Je me trouvais avec mes « pairs » et l'ensemble de ma hiérarchie : séminaire réservé au « management ». A midi, au milieu du repas, je recevais un coup de téléphone : il était rare que ma mère m'appelle au milieu de la journée. Je m'isolais, sentant que quelque chose ne collait pas. Ce que je craignais depuis longtemps se confirmait enfin : ma mère m'apprenait que l'ultime traitement n'avait pas marché et qu'elle allait poser des congés pour descendre à Marseille voir les médecins. Le message n'était pas très clair, elle me mentionnait la radiothérapie mais l'incertitude était extrême sur la suite des événements. Ce qui est sûr c'est que je comprenais à ce moment-là que les nouvelles étaient mauvaises et que la maladie était en train de gagner la victoire. Je m'effondrais en larmes dans un coin de la pièce dans laquelle je me trouvais. Une ou deux personnes se sont approchées et l'une d'elle m'a prise sous son aile. Je n'ai pas eu une minute de solitude pendant la fin de la journée et j'ai vraiment senti de la bienveillance de la part de ces femmes. Le reste de la troupe n'a rien vu.

Le soir, j'étais dans un tel état que je passais chez un médecin pour demander des calmants. Je ne me sentais pas d'affronter la suite sans une aide extérieure. Je reprenais le travail comme si de rien n'était le lendemain, mais rien n'était pareil. Mon corps réagissait pour mon cœur : je ne me sentais pas bien, je tremblais et décidais donc de poser les jours suivants. En fin d'après-midi, nouveau coup de fil : cette fois-ci, c'était fini, l'annonce faite le 18 octobre 2012 : plus de traitements possibles. Mon père ne guérirait pas, le lymphome était trop agressif. Des rayons étaient envisagés mais cela ne ferait que davantage de mal à mon père.

Le samedi, je remontais encore à Gap. Cette fois-ci, ma sœur et mon frère se trouvaient déjà là : ils étaient venus en urgence de Paris. Le branle-bas de combat ou plutôt le branle-bas d'être ensemble pour faire face à la situation. La famille dans sa beauté pure : un pilier pour nous dans les joies mais surtout dans les coups durs. Comme si sur terre, nous ne pouvions être qu'à un seul endroit : là où mon père et ma mère nous attendaient. Mon père était rentré à Gap et il y resterait le temps du dernier pseudo-traitement : un cachet sur lequel certains de nos espoirs étaient fondés. De mon côté, je ne mettais pas trop d'espoir dans ce dernier recours. Je sentais au fond de moi que l'issue ne serait pas celle que nous voulions tous.

Je devais sûrement anticiper et instinctivement préparer la suite car je commençais à prendre des rendez-vous chez une psychothérapeute la semaine d'après. Personne n'était au courant, je m'y rendais à la pause déjeuner. J'ai mis un certain temps avant d'accepter de demander de l'aide à une personne extérieure. Mais je sentais que seul un regard neutre pouvait m'apaiser. Il m'a fallu beaucoup de courage et de volonté pour appeler et prendre ce premier rendez-vous. Je n'osais m'avouer que je n'arrivais pas à affronter cela toute seule. Je me considérais faible d'avoir recours à cette solution. Et par-dessus tout, j'avais peur du jugement des autres, ce jugement cruel lorsque je dirais que j'avais dû voir une psy. Je ressentais une pression de la société qui me forçait à vouloir être parfaite tout le temps, forte tout le temps. A ne pas montrer mes faiblesses, à ne pas accepter de devoir demander de l'aide. La première séance, je pleurais pendant quarante-cinq minutes. Comme si toutes les larmes de mon corps et de mon cœur, accumulées depuis presque un an, pouvaient enfin s'exprimer et ressurgir. Comme si mon âme pouvait enfin exprimer son mal-être, laisser échapper ce poids que je portais depuis tout ce temps, cette peur ancrée en moi qui s'était révélée vraie. Je retournais à mon travail de chef d'équipe, lessivée, fatiguée, l'âme ailleurs, le mental présent : je restais fidèle à moi-même. Mais j'informais enfin ma chef de la situation et lui exprimais mes difficultés personnelles.

La veille de cette journée d'introspection, j'ai retrouvé une amie de longue date : une de celle avec



qui nous nous retrouvions une fois par an pour faire un point et c'est comme si l'on ne s'était jamais quittées. Cette personne a été une bénédiction car elle n'était que positif et motivation. Je pouvais lui exprimer mon état d'âme et elle ne me renvoyait que bienveillance et amitié. Elle était là, tout simplement. Elle ne m'a rien dit de particulier, elle n'a pas essayé de me rassurer, ni de me prendre en pitié. Elle me montrait juste qu'elle était présente et nous avons partagé des pensées sur la vie.

Sans surprise, je passais les jours d'après à Gap. Nous étions tous les cinq mais l'ambiance était différente de celle en Août. Nous savions tous à présent que ces moments pouvaient être parmi les derniers. Nous voulions qu'ils comptent. Pourquoi attendre d'avoir de si mauvaises nouvelles pour réaliser à quel point nous nous aimions ? Pour marquer le coup, nous sommes tous allés dans un bon restaurant. Nous y avons même demandé une photo à la serveuse, chose que nous ne faisons jamais auparavant. Mais cette photo est la dernière que nous ayons prise, où nous sommes tous ensemble à peu près souriants, juste heureux d'être tous les cinq au même endroit. Le soir-même nous avons un « conseil de famille ». Un de ces conseils où l'on parle de la mort, de l'après quand mon père ne serait plus des nôtres. Cette discussion était à son initiative, il tenait à nous rassurer sur ce qui allait se passer, à faire comprendre à mon frère que tout se passerait bien d'un point de vue matériel et que nous n'avions rien à craindre. Il se préoccupait encore de ses enfants à ce moment-là, souhaitant que nous vivions notre vie pleinement, que mon frère fasse son stage comme prévu. Il nous a également fait part de sa dernière volonté ; la montagne en faisait partie. Il nous a aussi demandé quels étaient les cadeaux qu'on souhaitait recevoir à Noël, chose qu'il ne faisait jamais aussi tôt dans l'année. Le retour à Antibes a été très difficile, comment faire pour vivre ma vie à ce moment-là ?

En arrivant chez moi, je me suis mise devant mon ordinateur et j'ai écrit à une dizaine de personnes, des amis très proches. Je leur ai exprimé les dernières nouvelles et la manière dont je me sentais.

Coucou,

Ce weekend je suis remontée à Gap pour la nième fois en peu de temps. Nous avons eu une espèce de 'conseil de famille' à tous les 5 où les tabous ont été levés. Voilà, c'est officiel ; il n'y a plus de guérison possible pour le cancer de mon père. Je n'ai plus de problème à dire ce mot, je m'exorcise. Ne t'inquiète pas, je garde le moral. Il y a des moments difficiles ; il y en aura de très durs dans les prochains ... semaines, mois, années ? C'est un peu ça le plus terrible : l'échéance. En ce sens, il est toujours traité pour repousser l'échéance le plus loin possible.

A ce titre, j'envoie ce mail pour :

- Te dire que tu comptes beaucoup dans ma vie, même si on se voit plus ou moins souvent*
- T'annoncer qu'il risque d'y avoir des moments où je solliciterai ton aide*
- M'excuser pour les sautes d'humeur que je risque d'avoir dans les prochains ...*

Enfin bref, ce week-end marque un tournant dans cette épreuve. Mais je tiens à te rassurer dans le sens où je tiens le bon bout. J'ai envie de crier, j'ai envie de frapper quelqu'un mais par-dessus tout j'ai une soif de vie. J'ai la rage, encore plus qu'avant, et je compte bien en profiter pour continuer à vivre et à emmagasiner pleins de souvenirs !

Désolé pour ce mail qui va sans doute te paraître TRES bizarre, voir un peu flippant mais ce n'est pas grave. J'ai envie de partager cet accès de folie et de sentimentalité :) Gros bisous !! Marion

